

■ Postface

Bio-impérialismes d'hier et d'aujourd'hui

Vincent Leblan ■

Rapportée à la production des connaissances naturalistes et biologiques dans la science contemporaine, la notion de collecte a fait l'objet de plusieurs définitions. Bronwyn Parry, étudiant les enjeux de propriété intellectuelle et scientifiques des transferts de matériaux génétiques dans les campagnes de bioprospection techno-industrielles, note que l'action de *collectionner*, centrale dans la pratique de l'histoire naturelle, a le plus souvent été décrite comme un simple processus d'acquisition d'objets exotiques. Cette conception de la collection, écrit-elle encore, réduit cependant l'action de *collecter* à une activité scientifique désintéressée et ignore la dimension politique de l'appropriation et de la centralisation des spécimens, c'est-à-dire la capacité de certains acteurs à y accéder et à en jouir d'une manière exclusive¹. C. Waterton et ses collègues, étudiant pour leur part les techniques de collecte et d'archivages de matériaux génétiques végétaux et animaux dans le but d'inventorier la diversité du vivant, l'ont également définie comme une modalité d'extraction de matières premières, tout en insistant sur le processus d'instrumentalisation voire d'effacement des savoirs naturalistes locaux à propos des spécimens collectés. Les auteurs démontrent en effet comment les relations des habitants des zones bioprospectées à leur environnement, en l'occurrence au Costa Rica, sont concurrencées et dévaluées dans ce régime de connaissance : l'inculcation des compétences leur permettant de collecter et de préparer les spécimens aura idéalement pour corollaire, insistent les scientifiques du projet, une transformation de leur ethos environnemental ; leur apprendre à identifier de nouvelles espèces les conduira

¹ Parry (Bronwyn), *Trading the genome investigating the commodification of bio-information*. New York : Columbia University Press, 2004, pp. 12-11

² Les auteurs empruntent cette expression au biologiste et conservateur Daniel Janzen

³ Waterton (Claire), Ellis (Rebecca) & Wynne (Brian), *Barcoding nature: shifting cultures of taxonomy in an age of biodiversity loss*, Londres, New York: Routledge, 2013, pp. 66-86 (Genetics and society)

à reconnaître leur propre «analphabétisme biologique»² et les convertira aux valeurs de la protection de la biodiversité, ignorées dans la culture locale³.

Cette façon de donner à voir comment ces scientifiques pensent leur propre relation à la population locale a ceci d'intéressant pour l'historien que, selon Waterton *et al*, ce type de relation s'inscrit dans une continuité de plusieurs siècles de spoliation économique et symbolique par des pratiques de collecte naturaliste, qui ont assujéti les plus faibles en les dépossédant des bénéfices escomptés de l'exploitation des ressources collectées. Or, si l'on peut à bon droit s'insurger contre ces pratiques contemporaines qui relèvent, à n'en pas douter, d'un «autre âge», deux précisions méritent d'être apportées qui nuancent cette lecture des relations entre collecteurs locaux et scientifiques. D'une part, les auteurs parviennent à cette conclusion en s'appuyant sur les seuls écrits des chercheurs, c'est-à-dire sans avoir mené d'enquête de terrain auprès des collecteurs, comme ils l'ont fait en revanche auprès des archivistes de la ressource génétique. Procéder de la sorte, c'est donc prendre le risque d'escamoter la complexité de la relation entre ces deux catégories d'acteurs et de leurs intentions en laissant dans l'ombre les conflits susceptibles d'opposer les habitants entre eux au sujet du projet des généticiens. Comment savoir, par exemple, si ces derniers n'ont pas réussi à s'imposer en jouant de divisions parmi les habitants grâce à l'appui d'intermédiaires locaux ayant quelque intérêt économique, foncier ou politique à l'implantation de ce projet? D'autre part, la démonstration de l'ancrage de ces généticiens dans une économie morale véritablement néocolonialiste, menée de façon convaincante en ce qu'elle explicite comment les habitants sont perçus comme incapables de «mettre en valeur» les ressources naturelles de leur environnement, est opérée par les auteurs au prix d'une réification des impérialismes du passé. En effet, sans rien nier de la violence de nombre de pratiques de collecte coloniales, dont cet ouvrage s'est fait l'écho, rappelons que les historiens ont insisté sur le risque de noyer sous une terminologie peu rigoureuse la diversité des impérialismes historiques ainsi que les transformations, dans le temps, de leurs doctrines et de leurs formes d'hégémonie. Il est désormais établi qu'un tel procédé, occultant la variété des configurations d'exercice et

de distribution du pouvoir colonial, interdit d'apprécier finement la labilité (toute) relative des statuts de colon et de colonisé, d'étranger et d'autochtone, c'est-à-dire la façon dont les intentions, actions et relations des agents historiques se sont élaborées et transformées dans et par le jeu politique des empires. Ces travaux insistent aussi sur la simplification excessive consistant à expliquer entièrement les trajectoires politiques postcoloniales par celles du passé⁴.

Aussi, la principale rupture entre méthodes de collectes naturalistes d'hier et d'aujourd'hui, conférant un pouvoir peut-être inégalé à ceux capables d'accumuler des matériaux d'origine biologique, tient essentiellement à la nouvelle donne en matière de marchandisation et de brevetabilité du vivant. Par exemple, bien que les protagonistes des « grandes expéditions naturalistes » contemporaines, comme celles entreprises aujourd'hui par le Muséum national d'Histoire naturelle, puissent s'identifier à leurs prédécesseurs des XVIII^e et XIX^e siècles, les conditions de collecte d'échantillons biologiques et minéralogiques à des fins purement scientifiques sont désormais encadrées par des conventions internationales (Convention sur la diversité biologique, Protocole de Nagoya). Celles-ci sont censées garantir non seulement les conditions des collectes nécessitant l'accord préalable des populations et des autorités administratives mais aussi le partage des collections, des avancées scientifiques et d'éventuels bénéfices économiques avec les acteurs locaux ou leurs États, ce qui souligne en creux le net désavantage de ces derniers⁵. En fait, c'est moins dans l'action de collecter elle-même qu'une dissymétrie s'instaure entre acteurs, que dans la possibilité pour les accumulateurs de tirer des bénéfices de la remise en circulation des spécimens, éventuellement sous une forme modifiée, en direction des lieux de prélèvement. La transformation de plantes cultivées en variétés juridiquement protégées, puis leur mise sur le marché pour être vendues aux agriculteurs des pays du Sud, constitue une illustration flagrante de ces processus contemporains⁶ auxquels n'étaient vraisemblablement pas exposés les ancêtres des Costaricains évoqués par Waterton *et al.*

Enfin, la réification des pratiques de collectes et de leur visée impérialiste néglige l'évolution historique des conditions sociales, politiques et matérielles de leur mise en œuvre sur le

4 Cooper (Frederick), *Le colonialisme en question (théorie, connaissance, histoire)* [trad. de Langlais (Etats-Unis) par Jeanmougin Christian] Paris : Puvot, 2010, pp. 9-78.

5 Faugère (Elsa) « Négocier l'accès à la biodiversité des pays du Sud : le cas des grandes expéditions naturalistes contemporaines », in Guillaud (Dominique), Juhe-Beaulaton (Dominique), Cormier-Salem (Marie-Christine) & Girault (Yves) (sous la dir.), *Ambivalences patrimoniales au Sud : mises en scène et jeux d'acteurs*, Paris : Kathala, Bondy : IRD Éditions, 2016, pp. 19-37.

6 Parry (Bronwyn), *Trading the genome*, *op. cit.*

7 Kohler (Robert E.), *All creatures Natu-
ralists, collectors, and biodiversity, 1850-1950*,
Princeton, Oxford : Princeton University
Press, 2006, p. 11

8 Maclaud (Charles), «La Guinée française
Etude et Souvenirs», *Bulletin de la société
de géographie commerciale de Paris*,
vol. 21, n° 11-12, 1899 pp. 501-519

9 Archives Nationales de Guinée, 1D34, dos-
sier «Mission Maclaud au Fouta», Charles
Maclaud au gouverneur de la Guinée,
20/01/1898

10 Anonyme, «La frontière de la Guinée portu-
gaise d'après le Dr Maclaud», *Bulletin de la
société de géographie commerciale de Paris*
vol. 25, n° 4, 1903, pp. 564-567

terrain. L'historien Robert Kohler ne manque pas de rappeler ce qui différencie les situations d'«exploration» des actions plus générales et plus larges d'inventaire⁷. Les premières se déroulaient généralement loin de tout terrain conquis, au sein d'espaces peu ou pas contrôlés par les voyageurs, et se rapportaient le plus souvent à des objectifs commerciaux, militaires et diplomatiques, la récolte d'informations scientifiques n'étant généralement que d'importance secondaire. Ce cas de figure a pu exister même lorsque les intérêts scientifiques étaient affichés comme prioritaires, ce qu'illustre une mission de Charles Maclaud, chef du service de santé de la Guinée française dans les années 1890. Son voyage, dont l'objectif déclaré était une «exploration scientifique» ne pouvant se permettre de brusquer «la bienveillance des indigènes»⁸, consistait en une série de mouvements concentrée dans une région frontalière de la Guinée portugaise. Lors d'une convention passée avec le Portugal en 1886, elle avait été attribuée à celui-ci par la France suite à une erreur de cartographie. Dans une lettre adressée au Gouverneur de la Guinée française au sujet de cette mission, Maclaud se défendit cependant de toute activité diplomatique concernant ses déplacements pour lesquels on l'accusait de tracer les frontières de la colonie : «[...] ma seule préoccupation a été de suivre les particularités orographiques, hydrographiques et géologiques de la contrée plutôt que les divisions politiques et même ethnographiques du pays [...]»⁹, comme si géologie et géopolitique s'excluaient naturellement. Les frontières établies quelques années plus tard entre les deux Guinée par une commission franco-portugaise, à laquelle prendra part le docteur Maclaud¹⁰, sont néanmoins précisément calées sur le réseau hydrographique... D'une part, cet exemple illustre la vulnérabilité de certains voyageurs en «situation de collecte», ici dans un contexte quasiment précolonial. D'autre part, il offre un aperçu de la multiplicité des enjeux d'un tel voyage, les opérations scientifiques ayant pu couvrir ici des fins politiques inavouées. Les points communs entre cette configuration et celle que Kohler qualifie d'«inventaire» sont peu nombreux : ce second terme désigne des opérations prioritairement scientifiques visant à collecter et cartographier les ressources d'un territoire sous contrôle, comme l'ont décrit ici Lancelot Arzel et Patricia van Schuylenbergh au sujet du L'État Indépendant du Congo puis

du Congo Belge. Les opérations de collecte y prennent l'apparence d'une «moisson» générale d'objets organisée sur une vaste échelle et impliquant un engagement des pouvoirs politiques et administratifs sans commune mesure avec les appuis reçus par les explorateurs individuels.

Il y a donc tout intérêt à prendre en compte la diversité, dans le temps, des rapports entre savoirs et quêtes de connaissance d'une part, et modalités de gouvernement des ressources et des hommes d'autre part. Cette pluralité d'études historiques ne peut qu'inviter à être attentifs aux spécificités culturelles, symboliques voire identitaires des situations de collecte et d'élaboration de connaissances naturalistes, en retraçant à chaque fois le parcours des acteurs scientifiques, marchands, amateurs... impliqués dans ces circulations, ainsi que la «biographie» des objets passant d'un lieu à l'autre. En un mot, la matérialité des savoirs naturalistes ne caractérise pas uniquement les pratiques actuelles ! C'est en ce sens que cet ouvrage pourra aider à mieux cerner, par un effet de contraste, les spécificités sociales, techniques, cognitives et légales des nouvelles formes de biopouvoir attachées à la production et à la mise en circulation du vivant, c'est-à-dire en évitant de projeter aveuglément ces dernières sur le passé.

Leblan Vincent (2018)

Bio-impérialismes d'hier et d'aujourd'hui : postface. In :
Juhé-Beaulaton D. (ed.), Leblan Vincent (ed.). *Le
spécimen et le collecteur : savoirs naturalistes, pouvoirs
et altérités (XVIIIe-XXe siècles)*

Paris : MNHN, p. 443-447. (Archives ; 27)

ISBN 978-2-85653-829-6